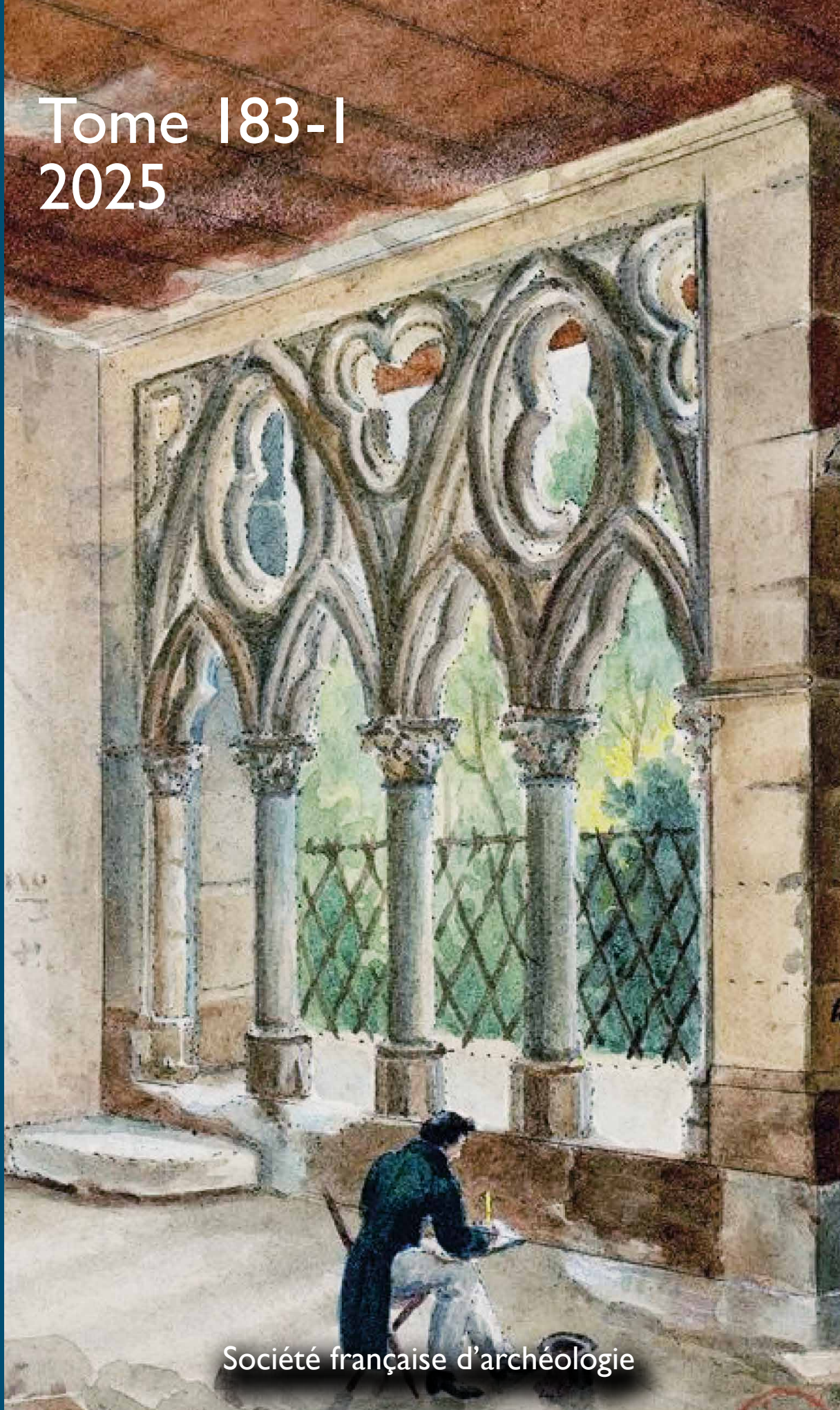


Bulletin monumental

Tome 183-I
2025



Société française d'archéologie

Bulletin monumental
Tome 183-I
2025

Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteurs(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société française d'archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre,
75116 Paris.

Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07

Revue trimestrielle, t. 183-1, mars 2025

ISSN : 0007-4730

CPPAP : 0426 G 86537

ISBN : 978-2-36919-211-4

*Les articles pour publication, les livres et articles pour recension
doivent être adressés à la Société française d'archéologie,
5, rue Quinault, 75015 Paris
secretariat-redaction@sfa-monuments.fr*

Les publications de la SFA sont disponibles en vous adressant directement à la SFA

<https://www.sfa-monuments.fr/>

ou auprès de notre distributeur : les Éditions Faton

<https://www.faton.fr/editions/sfa/>

BIBLIOGRAPHIE

Architecture urbaine

Elisabetta DE MINICIS, Giancarlo Pastura et Giuseppe Romagnoli (éd.), *La città e le case. Normative, Funzioni e spazi (XII-XIV secolo)*, Atti del Convegno Nazionale di Studi, Soriano del Cimino (VT), 7-10 aprile 2021, *Archeologia dell'Architettura*, t. XXVII, 2, 2022, 29 cm, 212 p., nb. fig. numérotées par chapitre. – ISBN : 978-88-9285-128-3, 50 €.

La publication d'un nouveau colloque sur la ville et la maison au Moyen Âge, tenu sous la direction d'Elisabetta De Minicis, est une bonne nouvelle pour les amateurs d'architecture civile médiévale. L'ouvrage traite, pour l'essentiel, de sites italiens, auxquels se rapportent dix-huit des vingt-et-une communications ; les trois autres évoquent les villes fondées par la dynastie des Zähringen (A. Baeriswyl), Gérone (J. Sagrera et J. Burch) et le Portugal (L. Trindade). Le titre annonce une thématique centrée sur l'environnement juridique et social – déterminant fondamental des formes prises par l'habitat urbain – mais les auteurs ont interprété très librement cette sollicitation et la plupart des contributions traitent tout bonnement des formes et des programmes de l'architecture domestique et de leur évolution.

Le principal intérêt de ce nouvel apport à la connaissance de l'habitat urbain des siècles centraux du Moyen Âge en Italie est de faire la part belle à des villes et à des régions peu étudiées, ainsi qu'à des architectures dite « mineures » ou vernaculaires, qui avaient jusqu'à maintenant fait l'objet de peu de recherches, quand bien même elles appartiennent à des aires bien connues, comme la Lombardie, la Toscane, le Latium, l'Ombrie ou la Campanie.

C'est ainsi qu'à côté d'aperçus sur les villes neuves du Piémont (Cl. Bonardi et E. Micheletto), sur Gênes (A. Cagnana), sur le couple Pistoia et Prato (S. Leporatti et Ch. Marcotulli) et sur Viterbe (G. Romagnoli), une grande place est accordée aux provinces méridionales : la Sardaigne (M. Cadinu), les confins du Latium, avec Gaète (Fr. Romana Stasolla), la Campanie, avec deux articles sur Naples (B. Roncella et V. Carsanna) et un de synthèse (R. Fiorillo et N. Busino), mais aussi les Abruzzes et Rieti (M. Carla Somma), et enfin deux articles sur les Pouilles (R. Giuliani et St. Alfarano) et la Calabre (R. Chimirri). On appréciera particulièrement la description des vestiges de très grandes demeures découverts en fouilles à Naples, datant de la domination angevine : les pièces des rez-de-chaussée mises au jour étaient parées de fresques somptueuses.

En ce qui concerne les architectures domestiques « mineures », conservées en élévation ou reconnues en fouilles, on retiendra les contributions sur la province de Bergame (F. Matteoni), le nord-est de la Toscane (M. Nucciotti et M.-A. Causarano) et, dans le Latium, sur les bourgs d'Orte (G. Pastura) et de Barbarano Romano (E. De Minicis). Ces contributions illustrent, une fois de plus, l'ampleur de la diffusion jusque dans de toutes petites agglomérations des formes et des programmes élaborés dans les grandes villes.

On aura compris, avec cette longue énumération, que ce cinquième volume complète le panorama qu'avaient commencé à dresser les volumes précédents¹. Il apporte des compléments très appréciables sur des villes dont le patrimoine est extrêmement important et n'a été qu'encore trop peu étudié, telles Rieti ou Bari. Si le retard du Mezzogiorno se comble ainsi peu à peu, on notera

néanmoins la persistance de l'absence des villes du nord-est, Vénétie, Frioul, Trentin et Haut-Adige, ainsi que de celles de l'Émilie, de la Romagne, et de la Lombardie, en dehors de Brescia. Soulignons aussi l'absence d'autres cités très riches en demeures médiévales, telles Ascoli Piceno (Marches) et, d'une façon générale, des principales villes des Pouilles, hors Bari (Barletta mais surtout Bisceglie et Trani). Il faut espérer que d'autres entreprises viendront progressivement compléter un tableau d'ensemble qui doit beaucoup, pour l'heure, au dynamisme d'une équipe romaine.

La recherche italienne sur l'habitat médiéval confirme néanmoins un dynamisme très enviable, qui s'exprime dans une pléthore de publications qu'il est impossible de toutes recenser. À titre d'exemple, nous citerons néanmoins le récent ouvrage de Giovanni Fabio sur les demeures médiévales de Tivoli (Latium), qui conjugue les mérites d'une solide synthèse, précédée d'un inventaire exhaustif, comprenant une monographie de chaque maison repérée, accompagnée d'une analyse archéologique de sa façade².

Le seul regret qu'une telle floraison de belles études laisse persister a trait au manque d'informations sur les intérieurs, leur distribution et leurs équipements qui, à l'exception des décors peints, ne font pas l'objet d'investigations aussi poussées que les enveloppes des bâtiments, à la différence des travaux menés en France depuis plusieurs décennies.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Série *Case e torri medievali*, publiée à Rome : t. 1, 1996 ; t. 2, 2001 ; t. 3, 2005 ; t. 4, 2014. Toutes ces publications ont été depuis peu mises en ligne.

2. Fabio Giovannini, *Appunti per un atlante dell'edilizia medievale tiburtina. Per una storia sociale di Tivoli attraverso l'archeologia dell'architettura*, Rome, UniversItalia, 2023 (disponible en ligne).

Chantal AMMANN-DOUBLIEZ, Ludovic BENDER, Karina QUEIJO et Romaine SYBURRA-BERTELLETO, *Le bourg capitulaire et l'église de Valère à Sion, Les Monuments d'art et d'histoire du canton du Valais, t. VIII, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 2022, 26 cm, 460 p., 465 fig. en coul. et en n. & b. – ISBN : 978-3-03797-792-7, 122,90 CHF.*

(Collection « Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse », n°144)

Par exception, l'un des derniers volumes de la prestigieuse collection des Monuments d'art et d'histoire de la Suisse, bien connue de nos lecteurs, est consacré à un unique complexe monumental, au lieu de couvrir une agglomération. C'est dire l'importance accordée par les chercheurs suisses au site de Valère, qui domine la ville de Sion, dans le Valais.

Cette attention particulière est motivée par les deux ensembles exceptionnels composant le site : l'église de Valère, co-cathédrale et insigne monument, pour partie roman et pour partie du premier gothique ; le bourg canonial qui l'enserme et achève de lui donner cette silhouette caractéristique, altière et pittoresque tout à la fois.

La multitude des contributions apportées par la pléiade de chercheurs qui ont participé au volume lui confère un caractère de complétude des plus rares. Chacun y trouvera matière à découvrir ou enrichir sa connaissance d'un site séduisant et capital à bien des égards.

Les parties historiographiques sont exemplaires, traitant en détails les étapes de la prise de conscience de la valeur patrimoniale du complexe, puis la succession des interventions de restauration et embellissements, tout en reproduisant un vaste choix de la documentation graphique et photographique disponible ; elles ne manquent pas, *in fine*, de décrire les derniers apports, ceux destinés à la conservation du bâtiment et des œuvres qu'il abrite (« La restauration actuelle »), et les aménagements liturgiques.

L'étude des œuvres accorde autant d'importance à l'église et au bourg canonial. Les deux cents premières pages décrivent, à parts égales, les grandes campagnes architecturales romanes et gothiques, dont l'examen bénéficie des dernières opérations de relevés, et – de

façon approfondie – toutes les œuvres d'art médiévales, sculptures, peintures murales, panneaux peints, buffet d'orgue, vitraux, etc... La sculpture monumentale sert de référence pour caler la chronologie des productions des terroirs suisses environnants ; plusieurs des œuvres peintes se classent parmi les chefs-d'œuvre du gothique international et des décennies suivantes ; les volets peints du buffet d'orgue (1434-1440), sont un *unicum*, tandis que l'étude de son clavier manuel a permis de reconnaître le parti originel, reproduit deux siècles plus tard. Qui plus est, les recherches ont identifié la plupart des auteurs des peintures, ainsi que les évêques et les chanoines qui les commandèrent. Le mobilier n'est pas oublié ; est ainsi présentée la belle collection de meubles romans qui fit naguère l'objet d'une publication remarquable¹.

La totalité du sommet de la colline escarpée couronnée par l'église était occupée par les maisons canoniales, elles-mêmes entourées par une enceinte. Bien que nombre de ces maisons aient été détruites, cet ensemble est un joyau inestimable : grâce aux recherches archéologiques intensives sur tous les édifices conservés et aux études historiques menées parallèlement dans les riches archives valaisannes, il est possible de suivre le développement du bourg canonial depuis le XIII^e siècle (cf. plans p. 265, 278 et 333). Chaque maison bénéficie d'une monographie très développée, avec un appareil de plans, élévations et coupes qui satisfera les lecteurs les plus exigeants. Sont mises en lumière les diverses phases de constitution des demeures, qui se complexifient en s'étendant, du XIII^e au XVI^e siècle. Certains logis conservent d'importants décors peints médiévaux (*Cycle des 9 Preux*) et des équipements de second œuvre tout aussi remarquables (plafond armorié et cheminée peinte, v. 1330).

Cette publication ne mérite que des louanges et une place de choix dans la bibliothèque de tout amateur d'architecture civile médiévale, sans décevoir les curieux à la recherche d'une documentation exhaustive et à jour sur la création architecturale et picturale dans ces terroirs à cheval sur la sphère culturelle romande et sur celle des cantons alémaniques.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Corinne Charles et Claude Veuillet, *Coffres et coffrets du Moyen Âge dans les collections du Musée d'histoire du Valais*, série Valère, Art & Histoire, Ed. Hier + Jetzt et Musées cantonaux du Valais, 2012 (recension dans ces colonnes, 2013, p. 57-58).

Architecture religieuse

François BLARY, Anne-Marie FLAMBARD HÉRICHER (dir.), *L'abbaye cistercienne de Preuilly, une redécouverte, Actes de la journée d'étude du 26 septembre 2018 au Collège des Bernardins à Paris, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2021, 30 cm, 520 p., 445 fig., plans, cartes. – ISBN : 978-2-960202939, 40 €.*

(Collection « Études d'archéologie », 16)

L'ouvrage publié par François Blary et Anne-Marie Flambard Héricher est une somme qui fait le point sur toutes les recherches en cours à l'abbaye de Preuilly. Il s'agit d'un regroupement d'Actes d'une journée d'étude qui s'est tenue au collège des Bernardins, à Paris, en 2018. Plus que cela, il témoigne de l'investissement sans faille de Fr. Blary pour l'étude et la compréhension de ce monastère depuis 2011.

Cet ouvrage a le mérite, au travers de quatre parties et dix-neuf contributions, de révéler non pas un aspect du monastère mais d'offrir une approche globale de l'abbaye et de son emprise sur son espace rural voisin. Chacun des chapitres dispose d'une bibliographie actualisée de plus d'une dizaine de titres et d'abondantes notes justificatives. La qualité de la documentation iconographique de ce livre est indéniable et tient à la fois au nombre de figures – 445 – mais aussi à leur variété : plans, cartes, photographies de pièces d'archives, de structures et d'artefacts archéologiques, relevés archéologiques, restitutions et vues axonométriques entre autres. Il devient un incontournable pour qui travaille sur le monachisme cistercien et bien au-delà.

Les deux co-directeurs de la publication se sont entourés des meilleurs spécialistes pour travailler sur les nombreuses archives du monastère dans les deux premières parties. Alexis Grélois démontre que Preuilly est fondée, vers 1116, avant Morimond et que comme elle, sa date de fondation officielle est l'histoire d'une réécriture si courante chez les Cisterciens du XII^e siècle. Dans plusieurs contributions sous la plume de Sandrine

Bula, Valentine Weiss, Nathalie Picard-Verdier et Oliver Deforge, les archives et le domaine apparaissent au grand jour et permettent de comprendre comment s'est constituée l'assise temporelle de Preuilley, à la fois en milieu rural et urbain. Le monastère qui possède déjà cinq granges en 1163, en comptera quatorze avant 1265. À côté de ces établissements spécifiques, on retrouve celliers, pressoirs, moulins, et maisons urbaines dont un focus est fait sur celles de Paris et de Provins. Un état des lieux de chaque établissement est réalisé, ce qui témoigne de prospections pédestres effectuées avec le souci du détail.

Ce livre s'inscrit aussi dans le temps long, pour comprendre le site de Preuilley depuis sa création médiévale jusqu'à la Révolution mais aussi son devenir après le départ des moines. Différentes contributions éclairent cette période. Bertrand Marceau et Nicolas Richard relatent la vie du monastère au temps des premiers abbés commendataires à compter de 1536, en partie d'après des chartes de visite. S. Bulla et V. Weiss décrivent le monastère au moment de la Révolution et les multiples ventes des différentes parties de l'enclos qui fractionnaient le domaine. Chantal Fouché-Husson et Yves Husson évoquent la réunification progressive, depuis 1829, du domaine dans les mains de leur famille et sa préservation grâce à la gestion de la ferme attenante.

Dans la seconde moitié du volume, les parties trois et quatre sont consacrées aux avancées de l'archéologie et de ses sciences annexes. L'implantation d'un sondage dans la salle capitulaire par Sheila Bonde, Clark Maines, Emma Maines, Fr. Blary et A.-M. Flambard Héricher, couplé à ce que l'on en sait par les archives, a permis d'établir que les niveaux de circulation dans le cloître et dans cette salle sont identiques au Moyen Âge et à l'Époque moderne.

De manière transversale, avec le travail de Jean-Pierre Gély et Fr. Blary, l'approvisionnement en matériaux lithiques de chaque grands bâtiments (église abbatiale, salle capitulaire, grange des Beauvais ...) permet de réfléchir aux grands chantiers de construction, entre provenance locale et plus lointaine en fonction des ressources à disposition. À des grès de l'Yprésien présents en quantité dans les élévations, répondent plusieurs calcaires du Lutétien employés dans les éléments de décors, de voûte-

ment et de baies. Les auteurs soulèvent la question de savoir si la transition entre ressources locales et régionales peut être un marqueur chronologique du chantier de l'abbatiale. Avec le même souci d'exhaustivité pour comprendre les élévations anciennes, Arthur Planier et J.-P. Gély dressent l'inventaire de l'imposant dépôt lapidaire du site, plus de 190 blocs sur 300 conservés. Ce travail renseigne sur les pratiques de remploi par les moines eux-mêmes à l'Époque moderne et sur des bâtiments démantelés.

La nécropole que devient chaque abbaye cistercienne a été étudiée grâce aux dessins de François-Roger de Gaignières par Pierre-Yves Le Pogam. Ils éclairent vingt-neuf monuments funéraires dont les plus récents appartiennent à la première moitié du XVII^e siècle. Si les plus nombreux sont des dalles gravées en métal, on retrouve aussi des tombes à gisant, principalement des XIII^e et XIV^e siècles. Cette étude fait écho à la sépulture fouillée dans la salle capitulaire et à celle concernant des objets d'orfèvrerie issus de la tombe de l'évêque du Mans Jean de Chanlay, provenant de la fouille d'une partie de l'abbatiale en 1856 ; outre leur indéniable qualité technique et artistique, ces pièces ont permis à Elisabeth Antoine-Koenig de retracer l'arrivée de ce prélat exilé à Preuilley à la fin du XIII^e siècle.

Les investigations menées dans l'enclos du monastère par Fr. Blary, Richard Jonvel et A.-M. Flambard Héricher montrent que malgré de sérieuses modifications à l'époque contemporaine la plupart des bâtiments encore en élévation ont une origine médiévale. Cette enquête montre tout le potentiel d'étude du site et de son réseau hydraulique enfoui, qui trahit la sectorisation des espaces, et tout l'intérêt de l'archéologie du bâti des élévations, en particulier celle de la grange des Beauvais ou de l'abbatiale. Pour comprendre au mieux ce site, Fr. Blary a coordonné avec Michel Dabas, Gianluca Catanzariti et Alain Tabbagh une série de prospections géophysiques à la fois en méthode électrique et radar. Les résultats montrent l'évolution des bâtiments et des espaces paysagers de l'enclos. Le croisement des méthodes révèle de nouveaux aménagements comme ceux des parcs et jardins liés au plan de 1742, souvent cité en référence, ou des bâtiments inédits comme celui à contre-forts identifié au sud-est de l'enclos. La

démonstration est faite de l'utilité de ces méthodes non destructives pour l'étude des enclos monastiques.

Le point d'orgue de l'ouvrage est la présentation des investigations approfondies sur la grange des Beauvais, écrin choisi par Fr. Blary pour éclairer l'économie cistercienne des origines. Du sous-sol aux couvertures, rien n'échappe aux chercheurs de Preuilley. L'expertise dendrochronologique a porté sur les charpentes de trois bâtiments dont la grange des Beauvais. Réalisée par Yannick Ledigol, elle repose sur 159 échantillons, et a permis de caler plus d'une dizaine de phases d'abattage et de travaux dans l'enclos entre 1170-1200 pour la première et 1787-88 pour la dernière de l'occupation monastique. Quatre phases sont identifiées au XIII^e siècle, trois au tournant des XV^e et XVI^e siècle et quatre à nouveau au XVIII^e siècle, éclairant le dynamisme des chantiers monastiques.

Les élévations relevées par J.-P. Gély et Fr. Blary montrent un bâtiment de qualité, principalement bâti dans un grès identique à celui utilisé pour les élévations de l'abbatiale. Les planchers étudiés par Philippe Sosnowska et Fr. Blary sont sans doute contemporains des maçonneries qui les portent, à la vue des formes des corbeaux, soit du XII^e siècle. La relation des fouilles réalisées par les deux directeurs de la publication dans certaines salles de la grange des Beauvais et à ses abords immédiats révèle un atelier métallurgique qui fonctionne durant une bonne partie du Moyen Âge grâce à l'énergie hydraulique. Ils émettent l'hypothèse séduisante de l'existence d'un moulin à roue horizontale pour faire fonctionner l'installation. Les vues axonométriques proposées par les auteurs, outre leur extraordinaire lisibilité, et les phasages chronologiques montrent leur connaissance quasi intime de la partie centrale de ce bâtiment. Les différentes structures et artefacts mis au jour, foyers, scories et battitures dans les espaces de travail leur permettent de proposer des reconstitutions d'emplacements pour soufflets et enclumes.

La place manque pour dire la qualité remarquable de ce travail de recherche colossal mené à bien par Fr. Blary, A.-M. Flambard Héricher et leurs collaborateurs. Cet *opus* pluridisciplinaire est un cas d'école qui montre toute la puissance d'une étude réalisée en parallèle du cadre de fouilles programmées. Cet

ouvrage met en lumière les particularités économiques de l'espace cistercien à travers son temporel, ses chantiers de construction et sa grange domestique, tournée ici vers l'artisanat métallurgique. Comme le rappelle Fr. Blary dans sa conclusion, il met en évidence le rôle des frères convers dans cette proposition spirituelle si originale des moines blancs du début du XII^e siècle.

On ne peut que recommander la lecture de ce livre magnifique dont chaque contribution illustre à elle seule le travail accompli sur le site de Preuilly. Plus qu'une monographie, cette somme montre la fine connaissance qu'ont les auteurs du monde cistercien, de ses archives, de ses bâtiments, de son économie et des techniques que les moines employèrent pour exploiter leur domaine. Il indique la voie à suivre pour l'étude des monastères cisterciens.

Benoît Rouzeau

Bruno DUFAY, *Le prieuré Saint-Cosme près de Tours (La Riche, Indre-et-Loire) : histoire et archéologie d'un monastère satellite de Saint-Martin de Tours, supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, n°83, Tours, FERACF, 2022, 29,5 cm, 347 p. – ISBN : 978-2-913272-67-5, 49 €.*

Cet ouvrage est une monographie qui étudie toute l'histoire d'un site particulier sur ses deux millénaires d'occupation, et non pas seulement sur sa période d'activité prieurale. Mais c'est aussi un compte rendu scientifique, puisque B. Dufay récapitule toutes les recherches et études qui y ont été menées, grâce à une fouille de grande ampleur sur 4000 m². Fouilles et recherches ont été motivées par la volonté du département d'Indre-et-Loire de rénover le site.

Une première partie introductive très approfondie regroupe la présentation et les caractéristiques du site, les projets et problématiques de recherches, ainsi que les moyens et méthodes mis en oeuvre pour son étude et sa mise en valeur. Tout au long des 347 pages de ce livre, le sujet a été exploité sous toutes ses facettes. Il en résulte une étude très complète et détaillée. En accompagnement du compte rendu des recherches et de la reconstitution historique, on y trouve de très

nombreuses références aux auteurs susceptibles d'être consultés, une grande quantité de plans et croquis issus des recherches, outre des documents d'archives et photographies anciennes. La bibliographie, très étoffée, est probablement exhaustive par rapport au sujet de l'étude et à tout ce qui peut s'y rapporter.

Le déroulement de l'exposé suit l'évolution du site, divisée en onze « phases » regroupées en quatre « périodes » qui s'avèrent très inégales en durée et en importance. Mais ces déséquilibres étaient inévitables compte tenu des informations disponibles et du développement même du site, entre l'activité prieurale proprement dite et les occupations antérieures et postérieures. Dès lors que l'auteur a choisi de retracer l'évolution d'un site d'habitat sur toute sa durée et non seulement la vie d'un prieuré, les regroupements proposés apparaissent logiques. L'ouvrage fait alterner, pour chaque période, parties archéologiques et chapitres historiques. Les sections archéologiques comportent les descriptions détaillées des bâtiments successifs, tels qu'ils sont apparus grâce aux recherches, ainsi que des mises en perspective avec d'autres constructions similaires ou comparables, de même époque, encore en élévation sur d'autres sites. Ces parties sont abondamment illustrées, dans le texte même et en annexe, avec des photographies de fouilles et des restitutions. Les chapitres historiques retracent les différents types d'occupation humaine, le contexte extérieur, l'enjeu économique que pouvait constituer l'établissement et les principaux événements qui ont marqué le prieuré au fil du temps. On y trouve aussi les vies des personnages qui ont joué un rôle dans l'évolution du monastère. Ces chapitres ne comportent pas d'illustrations, mais un grand nombre de notes de bas de page et de références bibliographiques.

Les chercheurs ont sollicité une large palette de sources écrites et graphiques pour interpréter les vestiges. Il faut dire que ceux-ci sont passablement imbriqués et se succèdent parfois sur des durées très courtes. Mais B. Dufay parvient à une reconstitution très précise de l'agencement des églises successives et de la façon dont elles se sont plus ou moins rapidement côtoyées ou remplacées. De nombreuses observations de détail viennent à l'appui des conclusions concernant les datations et l'enchaînement des reconstructions.

L'auteur met en corrélation les changements de statut et d'obédience du site (entre Saint-Martin de Tours et Marmoutier notamment) avec les transformations des modes de vie des occupants et des bâtiments.

Parmi les outils de mise en valeur du site pour sa présentation au public, la modélisation numérique en 3D des phases d'habitat a-su enrichir le texte de restitutions très parlantes. On peut considérer que les restitutions sont parfois trop complètes eu égard aux maigres données disponibles, mais, outre les vestiges mis au jour, elles s'appuient sur des hypothèses solidement argumentées et sur des comparaisons fondées avec d'autres sites.

On pourra reprocher à l'auteur, paradoxalement, son désir d'exhaustivité car sa volonté de mettre tous ses arguments à la disposition des lecteurs rend son propos touffu. Le fait que les références soient données entre parenthèses au sein du texte économise des notes de bas de page – réservées aux explications et développements divers – mais la lecture est hachée par l'abondance de ces renvois, alors même que le récit est déjà fractionné et compartimenté par les reports divers et les appels aux illustrations.

Concernant ces dernières, exclusivement réservées aux chapitres traitant de l'archéologie, il était difficile de les placer toutes au fil des pages. Ce problème a été pallié par une séparation entre « figures » et « planches », ces dernières regroupées en fin de volume. Cette répartition apparaît cependant quelque peu arbitraire pour le lecteur. Elle nécessite une gymnastique, en cours de lecture, pour faire continuellement la navette entre narration, notes, figures et planches.

La volonté de l'auteur d'expliquer et justifier tout le processus de la recherche à l'origine de ses datations et restitutions donne souvent à son propos l'aspect d'un rapport de fouilles. Bien que replacées dans leur contexte et utiles pour la localisation des structures décrites et illustrées, les unités stratigraphiques et autres indications techniques ne sont pas immédiatement compréhensibles et restent peu parlantes pour le lecteur.

Pour clarifier son propos, B. Dufay établit au milieu de son étude une reconstitution ou synthèse partielle, claire

et concise, retraçant la transformation graduelle du lieu en établissement religieux jusqu'au milieu du XII^e siècle, avant d'aborder, en seconde partie, l'apogée médiévale du prieuré aux XIV^e et XV^e siècles. Ce résumé intermédiaire prend en compte l'essentiel de la vie du site depuis ses origines : l'évolution des bâtiments et de leur utilisation, les péripéties des rapports avec les monastères de Saint-Martin de Tours et de Marmoutier, les relations avec les établissements secondaires dépendant du prieuré, l'importance de l'activité médicale et chirurgicale à Saint-Cosme. En fin de volume, une autre synthèse très élaborée reprend l'essentiel des thèmes et de l'historique.

En résumé, l'ensemble représente une étude très complète et détaillée d'un site dont la nature était d'un type particulier – une ancienne île de la Loire – et dont la destinée a été assez remarquable.

Annie Bardel

Pierre MOULIER, Construire et restaurer des églises dans le Cantal au XIX^e siècle, Saint-Flour, Cantal Patrimoine, 2021, 30 cm, 350 p., 500 fig. n. & b., carte, index, glossaire. – ISBN : 979-10-97527-19-8, 38 €.

L'auteur de cet ouvrage avait déjà produit plus de vingt contributions concernant divers aspects de l'histoire et l'art du département du Cantal, et en particulier trois importantes études sur ses églises romanes. Avec cette nouvelle publication, il vient aborder une lacune qu'il souhaitait depuis longtemps combler : encouragé par Jean-Michel Leniaud, il présente la restauration de monuments plus nombreux qu'il n'y paraissait, la construction ou reconstruction de plus de 80 églises ainsi que la reconstruction de clochers du département. S'appuyant sur un riche corpus d'archives, en particulier les séries 2O et 4N des Archives départementales et F19 des Archives nationales, le *Dictionnaire statistique et historique du Cantal 1852-1857* de J.-B. de Ribier du Châtelet, Émile Delalo, Henri Durif, et sur une monographie établie en 1912, P. Moulier met à profit ses connaissances très précises de chaque monument pour proposer une nouvelle lecture d'un grand nombre d'églises.

Après une Introduction rappelant ses motivations, l'auteur expose successivement : « Les aspects généraux de la construction et la restauration des églises au XIX^e siècle » puis « L'archéologie religieuse » à cette époque, sujet qu'il connaît bien. Il se réfère à H. Durif, qui avait décelé en 1850 dans le style roman du Cantal « l'école auvergnate montagnardisée » (p. 30), un art roman mieux adapté car plus rustique. Le clocher-mur ou clocher à peigne, très courant, semble aussi un marqueur d'identité avec lequel les restaurateurs ont dû composer. Le chapitre intitulé « Le destin des projets : acteurs et procédures » indique au lecteur l'ensemble des protagonistes décisionnaires des chantiers : le maire de la commune, le prêtre desservant (parfois curé-architecte), l'évêque, l'architecte diocésain à partir de 1848-1854, le Conseil des bâtiments civils créé en 1795 puis, en 1848, la Commission des arts et des édifices religieux au sein de l'administration des cultes.

Les sources de tensions ne résident pas tant dans les choix stylistiques que dans les critères de faisabilité technique, et surtout de coût des travaux. Un phénomène peut-être un peu moins fréquent ailleurs que dans cette zone de montagnes est l'objet du chapitre suivant : « Constructions officieuses et populaires », où des villageois, réclamant depuis longtemps une église, parfois appuyés par leur curé, construisent à la force de leurs bras, sans autorisation de l'évêque, une petite église dans un hameau isolé (p. 61-62). Avec « Le chantier, les équipes et les matériaux », nous entrons dans la réalité des opérations, de conflits, de querelles et de retards inhérents à toute construction. Certaines innovations sont soulignées, comme l'emploi de briques tubulaires (p. 69-70). Les journées de travail données bénévolement par les villageois, le portage à la main de bois, briques, tuiles, sable, la nourriture offerte par les fermières aux ouvriers s'inscrivent dans une ancienne tradition. Les festivités lors de la fin du chantier sont évoquées (p. 75), de même que les inscriptions indiquant les dates et l'identité des donateurs, des maires et des entreprises.

Le chapitre sur « La sculpture » révèle l'importance de l'atelier des Ribes : Jean Ribes (1849-1919) montre un réel talent, trouvant son inspiration dans les œuvres romanes présentes sur le territoire mais

aussi dans son imaginaire. Il laisse à la chapelle du Mas à Auzers, à Champagnac (modillons), à la chapelle monolithe de Fontanges, très originale, et au porche de Salers (pour lequel l'auteur a retrouvé le contrat démontrant que c'est pratiquement tout l'ensemble des décors que l'on doit attribuer à Ribes), une œuvre qui l'a fait qualifier de « génial sculpteur roman » (p. 172). La sculpture romane authentique préexistante dans plusieurs monuments pose la question de sa récupération (le Vigean) ou de son abandon (Arpajon), et de l'harmonisation des réalisations contemporaines avec ces créations séculaires (p. 84). Nous retrouvons l'atelier Ribes, qui sculptait aussi bien le bois que la pierre, parallèlement à celui de Joseph Peuch, dans le chapitre consacré au nouvel « Ameublement » qui suit toujours la construction ou la restauration des églises. Autels en marbre puis en bois, confessionnaux, chaires à prêcher, buffets d'orgues, tabernacles, sièges de célébrant, forment des ensembles à accorder avec l'architecture : soit unité de style, où tout est exécuté dans le même style, soit harmonie avec plusieurs moments de l'art se juxtaposant sans heurts.

Dans le chapitre sur les « Questions de style », l'auteur dégage trois phases : pas ou peu de référence stylistique affirmée jusque vers 1840, puis prééminence du style néogothique et apparition, dans le dernier tiers du siècle, du style néoroman, non pas parce qu'il était le style le plus notable au Moyen Âge dans le Cantal, mais parce que plus simple. On constate une juxtaposition et une adaptation des deux styles : roman à la campagne, gothique en ville. Quelques nuances sont apportées à cette évolution : au milieu du siècle, un style néoclassique très simplifié, où l'on trouve des arcs en plein-cintre, peut faire penser au néo-roman.

Le chapitre « Églises et urbanisme » aborde la question de l'insertion paysagère des nouvelles constructions qui, dans une zone de montagne, occupe toute sa place : la nouvelle église ou le nouveau clocher doivent être visibles de loin, ils signalent et embellissent le village. L'auteur évoque aussi l'emplacement du cimetière, la création de places publiques en avant de la façade principale du monument, les problèmes de circulation et de voirie liés au déplacement ou à l'agrandissement de l'église.

Sont ensuite examinées, dans le chapitre consacré à « La construction civile au XIX^e siècle », les chapelles funéraires des cimetières, presque toutes néogothiques et très décorées. Les cimetières de Condat et Saignes conservent toutefois deux chapelles de style néo-roman, la première très inspirée par l'art roman de la Basse-Auvergne.

« Que faire de nos églises du XIX^e siècle ? » est la question posée en conclusion de la première partie de l'ouvrage où, tout en regrettant des erreurs comme il le fera dans la notice consacrée à Pierrefort où il voit « un des plus tristes épisodes de vandalisme offert par le XIX^e siècle » (p. 240), l'auteur ne manque pas de manifester une admiration justifiée pour les réalisations de cette époque.

Les « Monographies », par ordre alphabétique de communes, constituent le cœur de l'ouvrage. Parmi les réalisations admirées de l'auteur, l'église d'Arpajon, l'un des plus grands chantiers dans le Cantal au XIX^e siècle et dont le dossier d'archives est l'un des plus complets qui soit conservé. Si le comportement de Carriat, qui réussit à évincer son rival Bos rend l'architecte antipathique, le monument lui-même est remarquable par son majestueux étagement des volumes côté est. À Saint-Géraud d'Aurillac, c'est Lassus qui, peu avant sa mort en 1857, fournit le projet de restauration pour ce monument. L'auteur insiste sur l'importance au sein du paysage urbain aurillacois du clocher conçu par Lassus mais terminé en 1898. Le cas de la basilique Notre-Dame des Miracles à Mauriac est intéressant, le monument lui-même étant de qualité, et les interventions du XIX^e siècle se déroulant en trois campagnes distinctes : au milieu du siècle, Mallay dessine un clocher de la croisée du transept où il reprend, pour la base, une forme typique de la Basse-Auvergne tout en réutilisant les modillons et chapiteaux conservés sur place pour le décor de ce clocher. La deuxième campagne de restauration se déroule de 1896 à 1899, et Louis Bonnay, architecte de Brive, est chargé de régulariser les façades : il supprime toutes les chapelles et lui restitue son aspect roman. En 1897, Henri Chaine, élève d'Anatole de Beaudot, régularise les tours ouest. À Saint-Flour, la cathédrale, avait souffert de la Révolution. Une restauration des deux tours ouest fut commandée en 1826-1831 à Chauviagnet. Un autre projet, dû à Prosper Belmas, proposait

de remplacer les deux tours par un clocher central unique, ce qui provoqua les protestations de l'évêque, du chapitre cathédral, des élus. Les tours latérales qui s'élevaient contre les bas-côtés furent, en revanche, sacrifiées vers 1860.

Le chapitre consacré aux « Architectes » regroupe des notices concernant des personnalités fort diverses, la profession n'étant pas alors réglementée : nous rencontrons des entrepreneurs de maçonnerie qui confondent le rôle du chef de chantier avec celui du concepteur du projet, des ingénieurs des Ponts et chaussées, des géomètres, des agents ou architectes-voyers, des prêtres soucieux de mener à bien la construction de leur nouvelle église, les architectes départementaux et aussi quelques architectes dûment formés, soit par les ateliers parisiens ou toulousains, soit par compagnonnage sur place dans le Cantal. Théophile Carriat, personnage autoritaire mais très actif, venait de Seine-et-Marne, et on peut supposer qu'il avait reçu une vraie formation, peut-être à l'origine de ses idées de grandeur, car nombre de ses projets, par ailleurs conçus avec élégance, furent refusés pour raison budgétaire. Son évolution stylistique, du néogothique au néo roman a influencé son successeur Aiguesparsses.

L'ouvrage se lit agréablement. Les illustrations en noir et blanc, de grande qualité, sont judicieusement choisies. Nombre de documents d'archives, inédits, permettent de mieux appréhender le processus créatif.

Annie Regond

Architecture de la Renaissance aux Temps modernes

Antonio BRUCCULERI, *Les Français et la Renaissance, Idées et représentations de l'architecture, 1760-1880*, Éditions De Gruyter, Berlin, 2024, 24 cm, 408 p., 218 fig. en n. & b. et en coul. – ISBN : 978-3-11-069956-2, 82€.

(Collection « European Identities and Transcultural Exchange », 4)

Plusieurs institutions prestigieuses ont contribué à la publication du livre d'Antonio Brucculeri sur *Les Français et la Renaissance* : l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-La Villette, l'École Pratique des Hautes

Études, le CNRS, le ministère français de la Culture... Ces parrainages associés à un titre ambitieux laissent espérer un ouvrage exceptionnel. En l'ouvrant, le lecteur tombe de haut. D'abord, les sous-titres ramènent le sujet au cadre chronologique réduit allant de la seconde moitié du XVIII^e au courant du XIX^e siècle. Ensuite, le thème développé se focalise sur la redécouverte de l'architecture florentine par le prisme d'un recueil assez marginal consacré à l'*Architecture toscane* par Auguste Henri Victor Grandjean de Montigny et Auguste Famin, entre 1806 et 1815. Certes, le sujet reste intéressant, mais il n'est guère neuf, et son décalage par rapport au titre du livre laisse un petit goût de publicité mensongère.

L'auteur articule son propos sur quatre chapitres consacrés tour à tour à « La renaissance de la Renaissance par le prisme des Lumières », aux « Artistes français en Italie », au « Dessin original comme outil d'étude de l'architecture de la Renaissance » et enfin à « La diffusion des modèles ». Ils illustrent, selon lui, les « quatre facettes majeures de l'intérêt porté par les Français [...] à l'idée de Renaissance ». Dans ce parcours, il convoque Voltaire, Séroux d'Agincourt, Percier et Fontaine, Grandjean et Letarouilly, présentés comme les jalons de la redécouverte d'une architecture qui structura celle de l'Europe du XIX^e siècle. Le propos est intrigant et les démonstrations s'avèrent peu convaincantes. Entre 1760 et la fin du XVIII^e siècle – c'est-à-dire en plein développement du néoclassicisme européen – l'intérêt porté par les Français aux architectures de la Renaissance ne peut se réduire à la Toscane. L'auteur élude ainsi les emprunts faits à Primaticcio dans les travaux commandés par Louis XV à Fontainebleau. De même, il oublie ceux faits à Pierre Lescot par Ange-Jacques Gabriel, pourtant relevés par Jean-Marie Pérouse de Montclos¹, autant que ceux faits à Jacques II Androuet du Cerceau par Jacques-Jean Thévenin au pavillon du roi de la laiterie de Rambouillet. De même, après l'œuvre de Louis Le Vau, après la réédition en français de l'*Architecture* d'Andrea Palladio par Giacomo Leoni en 1726, et après l'anglomanie de la fin du XVIII^e siècle, on ne peut considérer Hubert Rohault de Fleury comme ayant fait « découvrir » Palladio aux Français. Dans ce contexte, il est difficile

Archéologie du bâti

Alice VANETTI, *Archéologie du bâti. Histoire et épistémologie des origines à nos jours (France, Italie, Suisse), Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2021, 27 cm, 298 p. – ISBN : 978-2-36441-387-0, 30 €.*

(Collection « Arts, Archéologie et Patrimoine »)

L'objectif de la recherche doctorale menée par Alice Vanetti était de définir les contenus épistémologiques, méthodes et objectifs de l'archéologie du bâti en France, Italie et Suisse. Elle a procédé à l'analyse de la littérature théorique et des cas considérés comme les plus emblématiques de ces trois pays. Il en ressort un ouvrage à la fois impressionnant par l'ampleur de ce tour d'horizon qui a nécessité la prise en main d'une bibliographie quadrilingue, par l'analyse de situations fort différentes, par l'établissement de connexions peu mises en œuvre. Mais, autant le dire d'emblée, la lecture peut sembler ardue à qui n'est pas familier des domaines abordés.

L'ouvrage s'organise en deux parties : la première traite de « l'archéologie médiévale des origines à nos jours », la seconde de « l'archéologie du bâti : une étude historico-épistémologique ».

La partie historiographique s'ouvre sur les premières études de monuments médiévaux aux XVIII^e et XIX^e siècles, en Angleterre et en France, avec la mise en parallèle de personnalités majeures : William Whewell et Arcisse de Caumont pour l'élaboration de typologies sur le modèle des sciences naturelles ; Henri Labrousse et Heinrich Hübsch pour le lien noué entre les formes architecturales et les sociétés qui les génèrent. Un autre tournant est pris avec « l'institutionnalisation de la recherche » dans les années 1830-1840 : montée en puissance des organismes de l'État, intervention d'architectes dans la restauration des monuments qui engagent l'étude de l'architecture dans d'autres voies (la fonction plutôt que la typologie), en même temps que la restauration prend des chemins différents, idéal du retour à la forme originelle ou conservation de l'existant. La situation italienne est abordée au prisme de l'impact des apports de Viollet-le-Duc ; l'« archéologie chrétienne » fait

l'objet d'un sous-chapitre séparé. Ici, il est quelques manques surprenants, parmi lesquels la tension politique entre les sociétés savantes et l'État et donc les enjeux du savoir, l'absence de l'École des chartes, le fait que les auteurs cités le sont de seconde main, ce qui conduit à quelques approximations.

Le deuxième chapitre traite de la première moitié du XX^e siècle, caractérisée selon A. Vanetti par une fragmentation de l'étude des vestiges médiévaux en plusieurs disciplines, les architectes avec la « conservation-restauration » et l'histoire de l'art. En France, la loi de 1913 prend en compte le monument mais pas son contexte, contrairement à l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie qui développent l'analyse de la ville dans son épaisseur historique. En Allemagne, la formation des futurs architectes imposant la pratique de l'archéologie conduit à l'émergence de la *Bauforschung*, domaine scientifique qui va de la fouille à la compréhension culturelle d'une construction dans son contexte historique. Dans le même temps, l'histoire de l'art se développe, ici abordée au prisme d'Aloïs Riegl avec son concept de *Kunstwollen*. La comparaison de ce qui se joue dans ces pays dans ce demi-siècle en quelques pages est un tour de force qui imposait des choix, ce que l'on accepte tout à fait.

Le troisième chapitre concerne l'essor de l'archéologie médiévale, de l'après-guerre aux années 2000, avec un essai de définition des enjeux. Les fouilles des villes et villages désertés du Royaume-Uni engagent une approche historico-géographique, plutôt centrée sur la culture matérielle de groupes sociaux en Pologne. L'Allemagne porte son intérêt sur la structure et la fonction des premiers habitats dans une perspective de reconstruction des origines sociales et économiques. En France, dans la filiation avec l'École des Annales, les fouilles de villages désertés offrent de nouvelles perspectives sur la reconstitution des conditions socio-économiques et des mentalités ; mais l'absence de définition d'objectifs communs de recherche et de méthode « empêche [...] l'institutionnalisation de l'archéologie médiévale en tant que telle » (p. 95), cantonnée aux fouilles de sauvetage en milieu urbain. En Italie, des archéologues explorent la valeur culturelle, sociale et économique de la source archéologique, en même temps que le concept social et culturel

de faire admettre le remontage à Paris de la façade de la maison Chabouillé de Moret-sur-Loing, en 1823, comme le début de l'admiration de l'architecture de la Renaissance par les Français. À n'examiner que quelques facettes de l'histoire de l'architecture, l'auteur parvient à des conclusions forcément contestables et d'autant plus regrettables qu'elles sont présentées comme l'illustration d'une « trajectoire d'enquête encore peu explorée », de « l'envergure des recherches menées » et d'une régulière « mise en abyme » des idées.

Chacun sait depuis longtemps à quel point les élèves architectes français parcourant l'Italie entre le milieu du XVIII^e siècle et celui du XIX^e siècle ont contribué à la connaissance des architectures antiques, mais également de celles de la Renaissance. Toutefois, l'approche de la Renaissance par les Français ne peut se limiter à leur travail. Il suffit de se rappeler les peintures italiennes du XV^e siècle, exposées au Louvre par Vivant Denon jusqu'en 1814, pour s'en convaincre. Elle ne peut, non plus, se limiter à l'architecture toscane, aussi marquante qu'elle ait pu être. Dans ce sens, les développements donnés par le dernier chapitre du livre, consacré à « La diffusion des modèles », laissent songeur par ses généralisations. L'architecture toscane interprétée par Grandjean, Clochar ou Letarouilly contribua effectivement à façonner nombre de grands ouvrages du XIX^e siècle, mais ce fut le cas, aussi, de bien d'autres modèles, et les praticiens qui échappèrent à ce courant, comme Eugène Viollet-le-Duc et les professeurs de l'École des Beaux-Arts de Paris, exercèrent une influence plus grande encore. Ces constats imposent de nuancer la préface d'Henrik Karge, selon laquelle « dans la seconde moitié du XIX^e siècle [...] le vocabulaire et la grammaire de la Renaissance italienne ont constitué pendant des décennies le fondement de la pratique architecturale dans toute l'Europe ». L'histoire de l'architecture européenne au XIX^e siècle fut heureusement beaucoup plus riche et foisonnante. Dans l'histoire de l'architecture mondiale, c'est même une de ses principales caractéristiques.

Jacques Moulin

1. Jean-Marie Pérouse de Montclos, *L'architecture à la française, 16^e, 17^e, 18^e siècles*, Paris, Picard, 1982.

de l'ouvrage d'art. En Suisse, l'archéologie s'attache principalement à l'étude des villages abandonnés des Alpes et à l'archéologie chrétienne.

Pour la période actuelle, A. Vanetti constate l'hétérogénéité des objets de la recherche. Elle fait la différence entre les pays dans lesquels l'archéologie est constituée en champ de recherche (Italie, Grande-Bretagne), « ce qui constitue la première étape du processus d'institutionnalisation ». En France, l'opposition se fait entre l'archéologie du bâti qui analyse les constructions dans leurs phases et matériaux, et l'histoire de l'art « se concentrant toujours sur des aspects essentiellement esthétiques » (p. 117). Elle emboîte le pas des détracteurs des opérations de sauvetage, « qui étouffent la recherche car dans la plupart des cas elles aboutissent à une accumulation de données sans qu'il n'y ait ni le temps ni les ressources pour les interpréter » (p. 118).

Ici, il est étonnant de constater que les expériences d'archéologie urbaine de Tours, Saint-Denis, Douai ou Lyon sont passées sous silence (présentes dans la seconde partie du livre), alors qu'elles ont été déterminantes : un biais important de la recherche dont les sources restent partielles ; l'Inrap, qui existe depuis 2002, n'est pas cité... Une autre surprise concerne une certaine vision de l'archéologie médiévale. Par exemple, pour la Suisse, celle-ci se fait selon une « triple approche: architectonique, d'histoire de l'art et d'archéologie », ce qui « freine son institutionnalisation en champ de recherche bien défini » (p. 120). Son champ de recherche principal, l'archéologie des églises « a empêché cette archéologie de s'affranchir complètement des méthodes et des perspectives définies par l'architecture et l'histoire de l'art ». Je ne suis pas sûre que l'isolement de l'archéologie de toutes les disciplines apparentées soit souhaitable, bien au contraire : nous ne sommes plus à l'époque où l'archéologie, pour asseoir sa légitimité, devait se libérer de tutelles encombrantes.

La seconde partie de l'ouvrage est centrée sur l'archéologie du bâti. A. Vanetti reprend les conditions de son émergence et de sa définition progressive en France, Italie et Suisse. Pour la France, il est curieux de voir opposer une première expérience à « l'insuccès relatif » (celle de C. Arlaud et J. Burnouf, issue de l'archéologie préventive et exprimée dans un article de 1993) à l'archéolo-

gie des grands édifices religieux « qui la conduit à en reprendre les perspectives de recherche et les acteurs » (p. 128). L'autrice revient sur les expériences de la fouille des villages désertés puis élargit le contexte avec les mutations urbaines de la seconde moitié du siècle, avec notamment une analyse intéressante des centres historiques en Italie et la structuration à la fois politique et scientifique de l'archéologie autour de ces enjeux. En France, une tout autre voie est choisie, le renforcement de la politique privilégiant les Monuments historiques et les secteurs sauvegardés.

Cette archéologie du bâti s'affirme à partir des années 1980, dans le « contexte militant » de la « nouvelle archéologie médiévale » (p. 159-161). En l'Italie, l'approche archéologique du bâti peut impacter le projet de restauration. Pour la France, le cas de Lyon est bien analysé mais A. Vanetti voit comme un obstacle majeur le fait que les perspectives théoriques ne sont pas identiques. En Italie, l'archéologie du bâti se pratique dans un cadre doté d'une structure théorique et opérationnelle, ce qui n'est pas le cas en France qui « peine à se référer à une perspective de recherche entièrement tournée vers le bâtiment comme objet de recherche » (p. 178).

L'essor des années 2000 fait l'objet du dernier chapitre et se concentre sur les aspects épistémologiques. En Italie, l'*archeologia dell'architettura* est « la spécialité qui s'occupe du rôle joué par l'architecture dans son territoire » (p. 191), avec une claire perspective anthropologique. Cependant, elle n'apparaît pas en tant que telle dans les surintendances : l'aspect stratigraphique est intégré, mais pas les problématiques historiques. Pour la France, la présentation de l'archéologie du bâti est pour le moins surprenante : elle serait soit dépendante des sources écrites, soit « restreinte » à l'étude du seul monument ce qui la rend « plus proche d'une méthode que d'un domaine de recherche » (p. 235). Pour la Suisse, elle concerne le monument et est conçue comme « une méthode plutôt qu'un domaine de recherche indépendant, dont l'emploi est toujours associé à des problématiques dérivées d'autres disciplines » (p. 223).

Ce chapitre concentre une grande part des problèmes de cet ouvrage. L'émergence de l'archéologie du bâti

a donné lieu à des débats passionnés sur les méthodes et les concepts, et un plan strictement chronologique aurait été indispensable pour que le lecteur suive avec clarté toute l'évolution. Si l'on passe sur des définitions complètement datées de l'histoire de l'art ou de l'« archéologie monumentale », les différents dossiers analysés sont ceux produits par un groupe d'archéologues loin de représenter la totalité des spécialistes du domaine (où sont les archéologues des collectivités territoriales, de l'Inrap, les spécialistes du pan de bois... ?) ; elle le fait sous l'angle d'une définition de l'archéologie du bâti comme méthode ou comme discipline, en postulant que l'autonomie par rapport aux autres disciplines serait souhaitable. Pour ma part, le débat me paraît assez vain, entre autres pour deux raisons. En premier lieu, il y a une grande différence entre les projets de recherche et les interventions préventives, qui ne peuvent donner lieu aux mêmes perspectives ; et l'on n'oubliera pas que les acteurs de l'archéologie préventive sont des professionnels aguerris qui produisent à l'heure actuelle la plus grande part des connaissances nouvelles. D'autre part, il y a une forme de positionnement radical de l'autrice à souhaiter une « définition globale » et une « institutionnalisation » de l'archéologie du bâti qui prendrait son autonomie par rapport à l'archéologie médiévale (p. 259). Le foisonnement des axes de recherche dénoncé par A. Vanetti me semble plutôt source de richesse que de confusion. C'est là où toute discussion sur l'archéologie est finalement politique, au sens noble du terme...

Quitterie Cazes

Incendies des grands édifices

Maxime L'HÉRITIER, Arnaud YBERT et Christophe PETIT (dir.), « Histoire et archéologie des incendies sur les grands édifices », *Ædificare* n°11, 2022-1, Paris, Classiques Garnier, 2024, 22 cm, 254 p., 57 fig. en n. & b. et en coul. – ISBN : 978-2-406-16619-1, 29 €.

Dirigée par Philippe Bernardi, Robert Carvais et Valérie Nègre, *Ædificare* est une revue dédiée à l'histoire de la construction. En écho au drame qui a détruit les toitures de la ca-

thédrale Notre-Dame de Paris, le 15 avril 2019, son onzième numéro est consacré à l'histoire et à l'archéologie des incendies sur les grands édifices. Même s'il ne contribue qu'indirectement à l'art de bâtir, le thème retenu est bienvenu, car il n'a jamais fait l'objet d'une approche méthodique. Les incendies sont fréquemment évoqués dans l'histoire des édifices, car ils peuvent marquer une étape de leur reconstruction, mais furent-ils aussi déterminants que les textes le laissent penser, et furent-ils systématiquement subis ?

La revue tente de répondre à ces questions grâce à six contributions. Tout d'abord, Sylvain Aumard, Stéphane Büttner et Fabrice Henrion, « Archéologie du bâti et incendies. Entre matérialité et immatérialité d'un sinistre », s'interrogent sur les traces très variables laissées par les incendies sur la chapelle de la Courroirie, à Leuglay (Côte-d'Or), sur la Basse-Œuvre de Beauvais (Oise), sur la prieurale de Signy (Jura), ainsi qu'à Vézelay (Yonne) et à la cathédrale de Saint-Omer (Pas-de-Calais). L'article d'Éliane Vergnolle, « Voûter en pierre pour se protéger du feu ? À propos des incendies de Saint-Benoît-sur-Loire en 1002 et 1026 », suit pas à pas les efforts d'un grand monastère pour se protéger du feu et montre comment les incendies ont été la raison puis le prétexte au développement d'une architecture maçonnée et voûtée. Celui de Florence Close, « L'incendie de la cathédrale Sainte-Marie-et-Saint-Lambert de Liège en 1185. Un sinistre local ? » met en rapport l'interprétation faite en son temps d'un incendie de cathédrale avec la réalité archéologique de sa reconstruction. Contrairement à l'historiographie traditionnelle, il fait apparaître une relation relativement distante entre les deux événements. Avec « Les palais brûlent aussi ? Sur quelques traces laissées par les incendies survenus au Palais des Papes d'Avignon au XIV^e siècle », Philippe Bernardi révèle l'organisation mise en œuvre pour faire face aux risques d'incendie dans une résidence princière, la permanence de ces risques et les améliorations de sécurité apportées au bâtiment lors des réparations. Thomas Flum évoque à son tour « L'usage du feu pour démolir un édifice et l'incendie de l'ancienne cathédrale de Cologne en 1248 », en démontrant comment le feu pouvait être un instrument de dé-

molition volontaire, même si l'exemple qu'il nous fait découvrir prit plus d'ampleur que prévu. Enfin, Vivien Barrière, Sandrine Bertaudière, Hélène Dessales et Martine Joly, « Incendies et chantiers de sanctuaires à l'époque antique. Trois cas d'étude : Autun, Le Vieil-Évreux et Genainville », évoquent la place du feu dans le renouvellement ou la disparition d'ouvrages religieux antiques.

Ces cas de figure, limités à l'Antiquité et au Moyen Âge, rappellent la permanence du feu dans les architectures anciennes, mais ils montrent qu'ils ne peuvent se réduire à des drames. Certains incendies furent désastreux, mais d'autres furent voulus ou supportés avec équanimité, offrant une occasion voire une stimulation de renouvellement architectural. En regard, le feu participait pleinement au fonctionnement des bâtiments, assurant leur éclairage et leur confort, autant que la cuisson des repas. On peut également s'interroger sur la préface qui précise « la pleine conscience des hommes du passé de leur incapacité à éteindre de grands incendies. Aussi choisissent-ils de manière pragmatique de les circonscire... ». Force est de constater qu'avec les moyens techniques dont ils disposaient, les pompiers du XXI^e siècle n'ont pas fait mieux à Notre-Dame à Paris. En revanche, en dépit d'une combustibilité extrême et d'une densité d'occupation démultipliant les risques, le château de Versailles n'a jamais brûlé durant les trois siècles où l'usage du feu a été permanent dans ses murs. À Fontainebleau, l'incendie de la salle de la Comédie, en 1856, a été exceptionnel et rapidement circonscrit, et il ne s'est même pas propagé à l'ensemble de l'aile concernée. Sur ces deux palais, les débuts d'incendie furent nombreux mais chacun savait y faire face plus efficacement qu'aujourd'hui. Il en allait de même sur les cathédrales. À Rouen, lors de l'incendie qui détruisit l'immense flèche de charpente en 1822, les pompiers et la population parvinrent à sauver une large partie de la toiture médiévale de la nef. La proximité quotidienne du feu apportait donc une familiarité avec ses risques, une prudence comportementale et une capacité d'intervention qui semblent s'être amenuisées aujourd'hui. C'est peut-être la principale leçon qu'il faut tirer de ce volume d'*Edificare*.

Jacques Moulin

Musée

Alice THOMINE-BERRADA, *Guide de la Chapelle des Beaux-Arts de Paris*, Paris, éditions Beaux-Arts de Paris, 2021, 20 cm, 190 p. – ISBN : 978-2-84056-831-5, 15 €

Le format compact et le style concis du *Guide de la Chapelle des Beaux-Arts de Paris* publiée par Alice Thomine-Berrada proposent, aux visiteurs grand public autant qu'aux spécialistes, une plongée en 190 pages dans ce lieu mythique et pourtant souvent méconnu de l'histoire du patrimoine architectural et artistique. La conservatrice en chef du patrimoine en charge des peintures, sculptures et objets mobiliers de l'institution propose une actualisation de l'édition rédigée par Emmanuel Schwartz en 2004 et ce, à divers titres.

Son introduction historique situe efficacement le monument dans la ville et rétablit le rôle de sa fondatrice, Marguerite de Valois, en tant que patronne des arts avisée, que la littérature et, *a fortiori*, l'imaginaire collectif, lui ont déniés depuis Alexandre Dumas. Sous la plume d'E. Schwartz, le récit de la création de l'établissement religieux s'écrivait ainsi : « les beaux amants, le mysticisme, le chant : sous ces trois auspices naquit le couvent des Augustins ». L'influence de la reine Margot, tout comme celui des femmes à la cour de Catherine de Médicis et des décennies suivantes, a dorénavant fait l'objet de nombreuses mises à jour historiographiques qui rendent caduques une vision pouvant être qualifiée de romantique et qui, dans une certaine mesure, appelle aujourd'hui une réécriture historique. Simplement et sans ambages, A. Thomine-Berrada remplit cette mission.

En tant que spécialiste d'architecture, l'auteur porte également un regard juste et riche sur le rôle des directeurs du lieu en tant que musée, qui se sont succédé depuis Alexandre Lenoir, et qui ont assemblé fragments d'architecture authentiques, copies en plâtre et reproductions de peintures inscrites de différentes époques. Le volume se distingue par l'importance des photographies, alternant vues d'ensemble ou détails, qui expriment le caractère de collage scénographié de la présentation des pièces, et rendant compte de cet effet de

juxtaposition par l'alternance de photographies actuelles de grande qualité et de vues anciennes, photographiques ou gravées. Ce parti-pris éditorial concourt à donner à ce guide une dimension de palimpseste parfaitement en accord avec l'esprit du lieu. La collection réunie dans la chapelle est en effet autant sujet d'inspiration que de fascination pour les générations d'artistes formés à l'École des Beaux-Arts tout comme pour les visiteurs de tous les horizons qui, depuis 1876, pénètrent dans ce dernier vestige du couvent des Petits-Augustins et y ressentent sa dimension mystique.

Les vingt-quatre pages d'histoire du lieu donnent les clés de compréhension contextualisée de cette institution si particulière. Elles racontent en détail la confirmation de la chapelle comme lieu incarnant l'enseignement de l'art et l'écriture de l'histoire de l'art à travers un espace scénographié. Pour sa période initiale, le sujet avait fait l'objet d'une exposition remarquable au musée du Louvre en 2016 : « Un musée révolutionnaire. Le Musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir » sous la direction de Geneviève Bresc-Bautier et Béatrice de Chancel-Bardelot. L'ouvrage est donc une lecture parfaitement complémentaire du monumental catalogue de l'exposition du Louvre en nous guidant à travers le musée d'Alexandre Lenoir.

Le reste de l'ouvrage est très didactique et débute par un plan simplifié et numéroté des étapes de visite proposées à la suite. Le propos est dense et

intelligent : pour chaque section de l'édifice, un historique de son aménagement et de son rôle dans le lieu est proposé. Chaque paroi est ensuite décrite par une liste de cartels techniques de la totalité des œuvres présentées. Puis, un cahier d'images, enrichies de commentaires pour une sélection d'œuvres, complète l'apport qu'elles représentent pour la formation des artistes, du goût ou de la renommée patrimoniale du lieu selon l'époque de l'histoire de l'art concernée. Par exemple, en page 70, l'importance des fresques d'Arezzo dans le développement de l'approche néo-impressionniste de Georges Seurat nous est rappelée. Ou bien plusieurs feuillets illustrés rappellent le corpus impressionnant rassemblé par Hippolyte Peisse de l'œuvre de Michel-Ange¹ et dont une sélection peut toujours être admirée au sein de la chapelle des Louanges.

On rejoint l'opinion de Mari Lending dans son ouvrage *Plaster Monuments. Architecture and the Power of Reproduction*: "Lenoir's abstracted equation of time and space would prove enormously significant for the collecting of architecture, for it provided a straightforward equation between the most insignificant material fragments and the grandest conceptual schemes"². Tel Quatremère de Quincy qui, face aux moulages du Parthénon présentés à Londres, observait que des éléments d'un monument considérés isolément leur conféraient un pouvoir narratif d'évocation supérieur, le visiteur est invité à appréhender chaque œuvre ou sa

reproduction comme un phénomène historique à part entière.

Page après page, A. Thomine-Berrada déjoue les pièges du catalogue inventaire en les conciliant avec l'exercice délicat de l'« expository-guide »³, selon la classification tripartite de Giles Waterfield, définissant le rôle de la chapelle dans l'historiographie de l'enseignement artistique prodigué à l'École des Beaux-Arts, et ce dans une présentation dénuée de toute contextualisation intellectuelle. À l'instar de nombreux musées, du musée monographique consacré à Berthel Thorvaldsen à Copenhague au musée de sculpture comparée du Trocadéro – actuelle Galerie des moulages de la Cité de l'architecture et du patrimoine – une inversion de la hiérarchie entre originaux et copies s'opère à la faveur d'une narration de l'histoire de l'art inédite dans laquelle l'état inégal des œuvres participe à l'expérience d'une œuvre d'art total grandeur nature.

Clémentine Lemire

1. Emmanuel Schwartz, « Du plâtre et de la poésie. Les moulages d'après Michel-Ange à l'École des Beaux-Arts de Paris », *In Situ. Revue des patrimoines*, Le moulage. Pratiques historiques et regards contemporains, n°28, 2016, en ligne : <https://journals.openedition.org/insitu/12411>.

2. Mari Lending, *Plaster Monuments. Architecture and the Power of Reproduction*, Princeton University Press, Princeton et Oxford, 2017, p. 35.

3. Cité par Cecilia Hurley, « Écrire la visite au musée : Lenoir et le catalogue du musée des Monuments français », dans cat. exp. *Un musée révolutionnaire. Le musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir*, Louvre Éditions, Paris, 2016, p. 233.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

- Le Collège de Cluny à Paris. Une œuvre majeure de la fin du XIII^e siècle*, par Pierre Garrigou Grandchamp..... 3
- Les débuts du chantier de Saint-Maclou de Rouen (v. 1432-v. 1446) à travers ses premiers comptes. Une fenêtre sur l'architecture flamboyante au XV^e siècle*, par Jean-Marie Guillouët et Florian Meunier..... 51

ACTUALITÉ

Aisne

- Laon. Nouvelles données sur les chevets de la cathédrale apportées par la maquette numérique* (Angèle Desmenez et El Mustapha Mouaddib)..... 69

Hérault

- Puissalicon, maison des Évêques. Une « livrée » avignonnaise en pays biterrois ?* (Karyn Orenge) 72

CHRONIQUE

Architecture religieuse – XI^e-XV^e siècle

- Découverte de trois dessins d'architecture du XI^e siècle* (Yves Gallet)..... 77
- Lausanne, nouvelles données sur la cathédrale* (Yves Gallet)..... 79
- Lagrasse : interactions entre terroir, ville et abbaye* (Élisabeth Lorans)..... 80
- Chapelles provençales des XV^e et XVI^e siècles* (Romain Tach)..... 82

Architecture civile médiévale

- Demeures médiévales d'un bourg abbatial en Bourgogne* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 83

Céramique espagnole – XIV^e-XV^e siècle

- Un plat de Valence en faïence stannifère et lustré, attribué au duc de Bourgogne Jean sans Peur* (Hervé Mouillebouche)..... 84

Villégiature suisse – XIX^e siècle

- Le site et la commande : la villégiature sur les rives du lac Léman* (Françoise Hamon)..... 85

Vitrail – XX^e siècle

- L'œuvre de Jean Gaudin à la basilique d'Albert et dans les églises de la Première Reconstruction de la Somme* (Camille Noverraz)..... 86
- Renouveau de l'art sacré : le vitrail* (Françoise Hamon)..... 87

Architecture et urbanisme – XIX^e et XX^e siècle

- Un architecte fécond entre deux cultures* (Françoise Hamon)..... 87
- Restitution patrimoniale et recreation après la Seconde Guerre mondiale : un cas d'école à Orléans, la rue Royale* (Patrice Gourbin)..... 87

BIBLIOGRAPHIE

Architecture urbaine

- Elisabetta De Minicis, Giancarlo Pastura et Giuseppe Romagnoli (éd.), *La città e le case. Normative, Funzioni e spazi (XII-XIV secolo)* [Pierre Garrigou Grandchamp]..... 89
- Chantal Ammann-Doubliez, Ludovic Bender, Karina Queijo et Romaine Syburra-Bertelletto, *Le bourg capitulaire et l'église de Valère à Sion* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 90

Architecture religieuse

- François Blary, Anne-Marie Flambard Héricher (dir.), *L'abbaye cistercienne de Preuilly, une redécouverte* (Benoît Rouzeau)..... 90
- Bruno Dufaÿ, *Le prieuré Saint-Cosme près de Tours (La Riche, Indre-et-Loire) : histoire et archéologie d'un monastère satellite de Saint-Martin de Tours* (Annie Bardel)..... 92
- Pierre Moulier, *Construire et restaurer des églises dans le Cantal au XIX^e siècle* (Annie Regond)..... 93

Architecture de la Renaissance aux Temps modernes

- Antonio Brucculeri, *Les Français et la Renaissance, Idées et représentations de l'architecture, 1760-1880* (Jacques Moulin)..... 94

Archéologie du bâti

- Alice Vanetti, *Archéologie du bâti. Histoire et épistémologie des origines à nos jours (France, Italie, Suisse)* [Quitterie Cazes]..... 95

Incendies des grands édifices

- Maxime L'Héritier, Arnaud Ybert et Christophe Petit (dir.), « Histoire et archéologie des incendies sur les grands édifices » (Jacques Moulin)..... 96

Musée

- Alice Thomine-Berrada, *Guide de la Chapelle des Beaux-Arts de Paris* (Clémentine Lemire)..... 97

RÉSUMÉS..... 99

Liste des auteurs..... 102

LISTE DES AUTEURS

Annie BARDEL, ingénieure honoraire, université de Rennes 2, UMR-CNRS 6566 CReAAH ; **Quitterie CAZES**, professeure d'histoire de l'art médiéval, université de Toulouse Jean-Jaurès ; **Angèle DESMENEZ**, enseignante à l'université de Lille, doctorante en histoire de l'art du Moyen Âge et guide conférencière ; **Yves GALLET**, professeur d'histoire de l'art du Moyen Âge, université Bordeaux Montaigne – UMR 5607 AUSONIUS ; **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**, général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Patrice GOURBIN**, historien, maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture de Normandie (UNICAEN) ; **Jean-Marie GUILLOUËT**, professeur d'histoire de l'art médiéval, université de Bourgogne, Dijon ; **Françoise HAMON**, professeur honoraire, Sorbonne Université ; **Clémentine LEMIRE**, conservateur du patrimoine, directrice des musées de Châlons-en-Champagne ; **Élisabeth LORANS**, professeur émérite d'archéologie médiévale, université de Tours ; **Florian MEUNIER**, conservateur en chef du patrimoine, musée du Louvre, département des Objets d'art ; **El Mustapha MOUADDIB**, professeur Vision et Robotique, université de Picardie Jules Verne ; **Hervé MOUILLEBOUCHE**, maître de conférences HDR en histoire médiévale, université de Bourgogne ; **Jacques MOULIN**, Architecte en chef des Monuments historiques ; **Camille NOVERRAZ**, docteure en histoire de l'art ; **Karyn ORENGO**, chargée de mission Inventaire ; **Annie REGOND**, maître de conférences émérite en histoire de l'art, université Clermont Auvergne ; **Benoît ROUZEAU**, maître de conférences en histoire et archéologie médiévales, université de Picardie Jules Verne ; **Romain TACH**, étudiant en histoire de l'art médiéval.

I - Coordonnées

Sociétaire 1 :

Nom :

Prénom :

Date de naissance :

Sociétaire 2 :

Nom :

Prénom :

Date de naissance :

Adresse :

Code postal: Ville:

Téléphone:

Mobile :

Courriel :

Déclare(nt) adhérer à la SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE et verse(nt) la cotisation au titre de l'année 2025 d'un montant de..... € par

☐ chèque bancaire

☐ carte bancaire sur www.sfa-monuments.fr

Fait à le

Signature

2- Cotisations 2025

Adhésion SIMPLE

individuel 65 € ☐

couple 100 € ☐

Adhésion de SOUTIEN

individuel 150 € ☐

couple 220 € ☐

Adhésion BIENFAITEUR

individuel 360 € ☐

couple 500 € ☐

Adhésion JEUNE - 35 ans

individuel 30 € ☐

La Société française d'archéologie est une association reconnue d'utilité publique. À ce titre, elle est habilitée à délivrer un reçu fiscal.

Bulletin d'inscription à renvoyer à la
Société française d'archéologie (SFA) 5,
rue Quinault - FR75015 Paris

Tél. 01 42 73 08 07

Courriel : administration@sfa-monuments.fr

3- Abonnements 2025

Pour tout abonnement, l'adhésion à la SFA est obligatoire.

Bulletin monumental 53 € ☐

BM tarif jeune - 35 ans 30€ ☐

Congrès archéologique de France 45 € ☐

Congrès tarif jeune - 35ans 26€ ☐

Majoration FRAIS DE PORT

(résidents **hors France** métropolitaine **seulement**)
Frais d'envoi par voie postale inclus pour la France métropolitaine.

Adhésion + 1 publication + 10 € ☐

TOTAL cotisation avec/sans abonnement

..... €

L'adhésion et les abonnements sont valables pour une année civile (du 1er janvier au 31 décembre).

Imprimé en France
par Corlet imprimeur
14110 Condé-en-Normandie
N° d'imprimeur : DI2501.0091
Dépôt légal : mars 2025

Bulletin monumental | Tome 183-I | 2025

| Revue trimestrielle consacrée au patrimoine monumental
du haut Moyen Âge à nos jours |

Le Collège de Cluny à Paris. Une œuvre majeure de la fin du XIII^e siècle
Pierre Garrigou Grandchamp

**Les débuts du chantier de Saint-Maclou de Rouen (v. 1432-v. 1446)
à travers ses premiers comptes. Une fenêtre sur l'architecture
flamboyante au XV^e siècle**

Jean-Marie Guillouët et Florian Meunier

Actualité

Chronique

Bibliographie

CNL
CENTRE NATIONAL DU LIVRE



ISBN : 978-2-36919-211-4

Soutenu
par



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

20 €

<https://www.sfa-monuments.fr/>